CENTRE CULTURE ET PATRIMOINE GENNEVILLOIS

Journal Culture et Patrimoine • n° 46 • juin 2021

Éditorial

Bonjour à toutes et à tous,

Voici le second bulletin consacré à la Commune de Paris.

Dans notre précédent volet, nous abordions l'histoire de la Commune en général. Ce journal a été très apprécié par nos lecteurs, et nombre d'entre eux nous l'on fait savoir.

Dans ce numéro, nous nous rapprochons de Gennevilliers et nous évoquons les conséquences que la Commune a entraînées pour la ville et comment ces événements ont marqué l'Histoire. Alors que la Commune de Paris est sans conteste à l'origine de nombreuses idées progressistes il y a cent cinquante ans, les média ont peu évoqué cet anniversaire. Le CCPG veut, par ces deux journaux, célébrer ces hommes et ces femmes qui se sont levés pour une vie meilleure.

Bonne lecture.

Patrick Théret - président

Errata :

Merci à nos nombreux et attentifs lecteurs de nous avoir signalé plusieurs « coquilles » dans le bulletin N°45.

Nous pensons que vous avez rectifié de vous-même mais nous tenons à vous présenter nos excuses pour ces quelques imperfections.

Dans le texte :

Page 5 : lire André Léo (femme journaliste qui publie sous un nom d'homme !)

Page 9 : lire dans «Chronologie» 1871 en lieu et place de 1971 !

Page 11 : lire Louise Michel 1830-1905, Anna Jaclard 1843-1887, Anne-Marie Ménand 1837-?

Merci de votre compréhension. La Rédaction ».

Image de couverture : Gustave Caillebotte • « La Plaine de Gennevilliers »

LA COMMUNE À GENNEVILLIERS



Jules Breton • « Le rappel des glaneuses »

GENNEVILLIERS AU XIX^{e} SIÈCLE



Claude Monet « La Plaine de Gennevilliers », 1877

Qui, se promenant aujourd'hui dans le quartier des Agnettes ou le quartier République par exemple peut imaginer que dans les années 1880 il y avait encore là des champs et des fermes ?

Gennevilliers est encore un village rural qui pendant un siècle passe de 977 hab. à 10 056 hab. Le village est enfermé dans la boucle de la Seine. Pour aller à Paris, il faut prendre le bac; pour y vendre sa production de légumes il faut payer l'octroi (deux fois !). La vie est celle de la campagne , on y ferre encore les chevaux , on vend le lait à la ferme , on exploite ses cultures maraîchères . Sans doute Gennevilliers dont la population est réfugiée dans Paris aura souffert comme Paris du blocus dû à la guerre de 1870 (on mangeait du rat à Paris !), mais de retour sur son sol dévasté, après l'armistice, elle retrouvera ses propres moyens de subsistance, pour l'essentiel la culture.

En fin de siècle, le fossé entre le paysan propriétaire (310 pour 500 ha), l'ouvrier agricole et le grand propriétaire parisien qui y possède sa résidence secondaire (le Château de Richelieu, le domaine de Goustard de Saint-Lo, la propriété de Mme. de Staal, la maison royale de Saint-Cyr, la Paroisse... se partagent 745 ha) va se creuser du fait de l'apparition d'une nouvelle classe sociale -la classe ouvrière- due à l'industrie naissante.

Durant ce siècle les seules femmes qui apparaissent dans les actes sont celles autorisées à participer par leur mari présent ou les veuves ! Elles sont bien sûr privées du droit de vote.

Trois hameaux composent encore Gennevilliers : le Village (le Centre), les Grésillons et Villeneuve-la- Garenne (qui en 1929 deviendra commune indépendante). L'ensemble vit à l'écart de Paris, sans communication possible, hormis le bac pour traverser la Seine !

Le maire est nommé par le Préfet (M. Halligon 1800-1808). Jusqu'en 1848, le vote sera censitaire (pour voter il faut payer des impôts). Par la suite le suffrage est universel (sans les femmes !) ; seront élus maires Clément Manet (1808-1814) puis Félix De Quevauvilliers.

Les Gennevillois vivent au rythme des leurs marchés (le Centre et les Grésillons). Au recensement de 1896, 397 personnes du Centre et 200 des Grésillons se font inscrire comme cultivateurs traditionnels ou pratiquant de nouvelles méthodes de maraîchage. On cultive oignons, poireaux, choux, asperges, pommes de terre, artichauts, petits pois, oseille, persil...et l'absinthe ! Entre 1870 et 1881, on passe de 21 ha irrigués à 500 (travaux de Durand-Claye). Beaucoup de chiffonniers vivent aux Grésillons. Il y a quelques artisans, une teinturerie, une usine de produits chimiques, des ateliers de construction de bateaux, une usine de poudre de salpêtre, un Goulet-Turpin (épicerie) aux Grésillons et surtout trois grandes carrières de sable toujours en activité au début du XX^{e} siècle. Une seule école publique enseigne à 35 enfants sur les 46 en âge de la fréquenter. Il y a un médecin et un pharmacien, 37 sapeurs-pompiers et 4 pompes, une chambre de « détention » et un nouveau cimetière (en 1816). La commune possède cinq Sociétés : lyrique, gymnastique, nautique, coopérative et une fanfare. Une fête locale dure 8 jours, au Centre le 25 juillet. On peut aller au Moulin de Cage (guinguette). Jean-Baptiste Clément poète de la Commune de Paris, auteur du « Temps des cerises » y passera de nombreuses années chez sa grand-mère, propriétaire des lieux. De nombreux peintres impressionnistes investiront Gennevilliers, ses bords de Seine, la plaine, tels Caillebotte, Édouard Manet, Camille Pissarro, Berthe Morisot, Claude Monet, Auguste Renoir, Alfred Sisley...

Les ponts ont été détruits pendant la guerre de 1870, le pont de Gennevilliers sera construit en 1924 ; le tramway, prolongé d'Asnières à Gennevilliers (1877), le chemin de fer désenclaveront et favoriseront l'industrialisation (automobile). En fait, Gennevilliers restera encore longtemps isolé et traversera la Commune de Paris sans y participer activement (il y aurait eu cinq fusillés par les Versaillais ?). Par contre Gennevilliers, véritable champ de bataille, sera confronté aux événements liés aux Sièges de Paris (celui des Prussiens, comme celui des Versaillais) et aux bombardements multiples.

René Jallu



Pont d'Asnières-sur-Seine



Le bac pour traverser la Seine

LA VIE À GENNEVILLIERS EN 1870-1871

Au moment de la commémoration du 150e anniversaire de la Commune de Paris, il est légitime de se préoccuper du vécu de la population gennevilloise confrontée aux événements de 1870/1871.

La population de Gennevilliers entièrement évacuée à Paris depuis Octobre 1870 souffre du froid et de la faim. Les gennevillois sont essentiellement des paysans attachés à leur terre. Aussi dès les premiers jours de leur exil, des chefs de famille reviennent clandestinement à Gennevilliers pour travailler dans les champs. Pour passer la Seine ils ont dû utiliser le pont de chemin de fer d'Asnières le seul non détruit par l'armée. Argenteuil y ont été grièvement blessés par des vedettes prussiennes. » Enfin, le secrétaire de mairie resté à son poste sera blessé par des éclats d'obus et en succombera.

C'est fin février que la population de Gennevilliers retrouve son village et ses cultures après le franchissement difficile d'un pont de bateaux installé à côté du pont ferroviaire d'Asnières. Chaque famille s'occupe d'abord à réparer les dégâts provoqués par les bombardements d'artillerie. Il faut aussi s'occuper des services de la commune et en particulier des écoles. Si la salle d'asile (école maternelle) et l'école des filles peuvent



Entrée dans Paris des légumes de banlieue

Mais la presqu'île est un champ de bataille pour les artilleries prussiennes et françaises qui pilonnent le village tandis que des reconnaissances de fantassins des deux bords tirent sur tout ce qui bouge : plusieurs agriculteurs gennevillois en seront les victimes : Pierre Decaux, 54 ans, est tué par des balles prussiennes le 23 septembre ainsi que Charles Roty, le 10 novembre. Le journal Le Gaulois le 19 novembre rapporte : « Deux paysans qui se sont aventurés vers

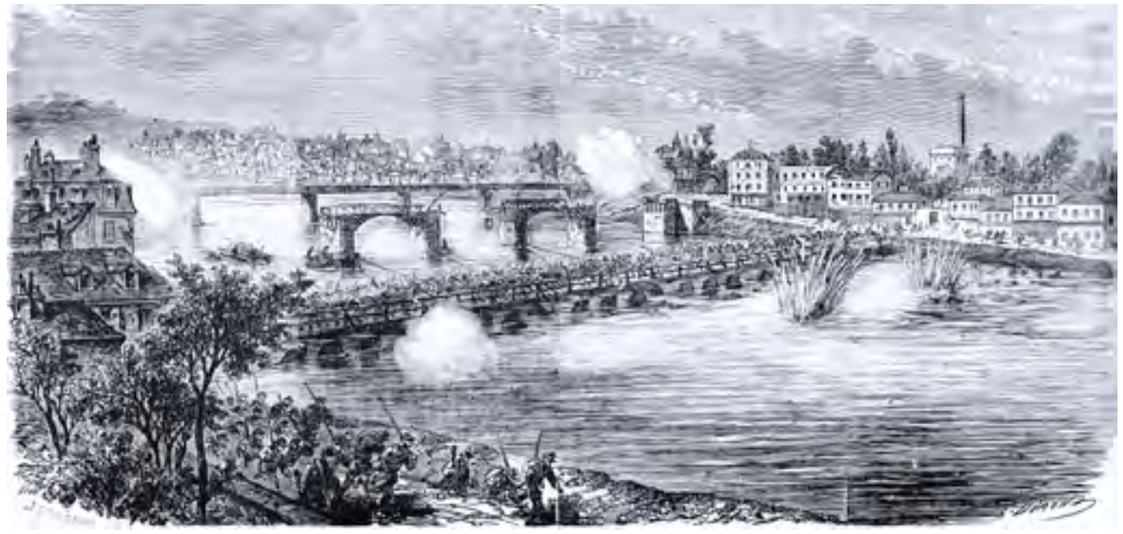


ouvrir à nouveau après quelques réparations, il n'en est pas de même de l'école des garçons trop endommagée. Réuni le 10 mars1871, le Conseil Municipal décide de louer, pour un loyer de 1000 francs par an, un local sis rue de la procession pour l'école des garçons, local appartenant à la famille du Maire Charles Lacroix nommé par le gouvernement de Thiers. Les activités agricoles et en particulier maraîchères reprennent. Mais comment écouler la production des poireaux dont c'est la saison ? Il y a bien un pont de bateaux à Asnières, mais peu pratique et tenu par les fédérés.



Gravure du train blindé de Dombrowski

Le 18 mars 1871 le peuple de Paris se révolte et la Commune de Paris est proclamée. Face aux troupes versaillaises, les troupes fédérées occupent la rive droite de la Seine jusqu'à Saint-Denis et installent une batterie d'artillerie au même endroit que durant le siège de Paris afin de pouvoir pilonner la route de Versailles à Saint-Denis qui passait par le village de Gennevilliers… D'autre part, les fédérés occupent une partie d'Asnières afin de contrôler les aiguillages de la gare commandant les directions ferroviaires vers Argenteuil, Colombes et Saint Cloud. L'idée du Général Dombrowski , Général en



Retraite des Fédérés quittant la rive gauche de la Seine à Asnières • 17 avril 1871

Par contre on peut aller vendre au marché de Saint-Denis, occupé par les prussiens et lieu d'échanges « divers » entre Paris et la banlieue pour les gens qui ont de l'argent et qui peuvent y accéder le plus souvent avec des complicités prussiennes. La presqu'île de Gennevilliers est elle occupée par les troupes du gouvernement provisoire qui siège à Versailles. Pour passer le pont de l'Île-Saint-Denis il faut franchir un poste de garde militaire prussien… qui laisse volontiers passer les poireaux gennevillois ! Il est probable que le cours du prix de ce légume ait atteint à cette époque des sommets !

chef des troupes de la Commune de Paris, était de lancer le seul train blindé français qui était aux mains des fédérés contre les lignes versaillaises. Ce train armé de deux canons et de mitrailleuses fut lancé sur les 3 axes ferroviaires partant d'Asnières et terrorisa les troupes versaillaises. Des postes avancés d'artillerie de campagne furent installés pour couvrir cette tête de pont, les plus proches de Gennevilliers étant ceux du pont de Clichy, et du cimetière d'Asnières. Se déclencha alors le 2 avril 1871 dans la zone centrale de la presqu'île de Gennevilliers de Puteaux à Asnières une bataille qui durera 16 jours entre les troupes fédérées

LA VIE À GENNEVILLIERS EN 1870-1871



La gare d'Asnières • 17 avril 1871

et les troupes versaillaises. Celles-ci ne vinrent à bout des troupes fédérées que grâce aux renforts provenant de la libération de 60 000 hommes par les prussiens… Les derniers combats eurent lieu autour de la gare d'Asnières dont les rues et immeubles furent repris un par un par les versaillais qui fusillèrent les prisonniers. La majorité des troupes fédérées ayant difficilement rejoint la rive droite de la Seine en utilisant le pont de bateaux qui fut incendié. Les photos de l'époque représentant le quartier en ruines et la gare d'Asnières rasée témoignent de la dureté des combats. Le 18 avril la presqu'île est entièrement occupée par les versaillais. Thiers et le général Mac Mahon allaient pouvoir se lancer à l'assaut de Paris.

Dans les comptes rendus de cette époque peu de traces de ce qui se passe à Gennevilliers si ce n'est la présence d'une batterie d'artillerie versaillaise, tournée vers Saint-Ouen, située près du Moulin de la Tour et les obus fédérés pilonnant les lignes versaillaises et la route qui allait de Versailles à Saint Denis (Avenue Lanternier, rue Pierre Timbaud, avenue Charles De Gaulle).

On peut se poser la question de l'intérêt que put porter la population paysanne de l'époque à cet événement de la Commune de Paris quand on voit les délibérations prises par le Conseil Municipal du 2 mai, alors que les troupes fédérées occupaient encore la rive droite de la Seine. Outre une indemnité à la veuve du secrétaire de mairie mort de la suite de ses blessures, on peut lire concernant la reconstruction du pont de Saint-Ouen : « Il semblerait nécessaire d'obtenir de la bienveillance de l'administration de prescrire la construction d'un pont provisoire capable de donner passage aux voitures pendant l'établissement des ponts définitifs ». Dans la lettre adressée à Thiers suite à cette délibération, il est même précisé que les agriculteurs gennevillois souhaitent reprendre leurs livraisons de légumes vers Paris « dès la fin de ces malheureux événements… »

Des gennevillois ont-ils participé à la Commune de Paris ? Nous ne savons pas. Mais cette période mouvementée de l'histoire de la presqu'île de Gennevilliers laissera des traces dans la démographie du village : en 1872 la commune compte 289 habitants de moins qu'en 1866.

Pierre Appy

DE LA CEINTURE FORTIFIÉE À LA « CEINTURE ROUGE »

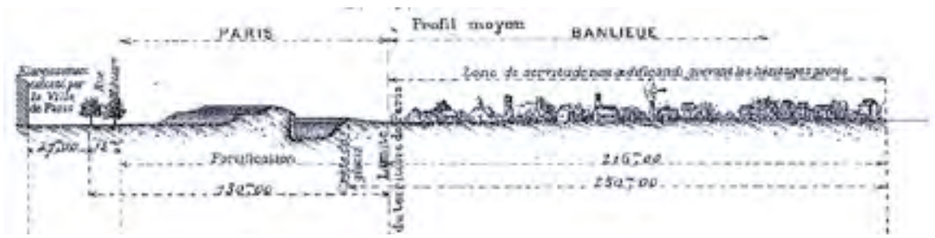


Lors des journées de la Commune, Paris est devenu un vaste camp retranché, isolé du reste du pays. Si la ceinture fortifiée vient d'être ridiculisée par l'armée prussienne, Thiers peut par contre l'utiliser pour mettre en œuvre le plan qui a largement présidé à sa conception : mater d'éventuelles révoltes populaires. Cela, malgré ses dénégations outragées en réponse au républicain Arago qui l'avait accusé d'un tel dessein, plutôt que d'avoir celui de défendre Paris d'une invasion étrangère : « C'est calomnier un gouvernement, avait-il alors répliqué, (...) de supposer qu'il puisse un jour chercher à se maintenir en bombardant la capitale ».

Les travaux ont donc été menés de 1840 à 1845, mobilisant 2500 ouvriers. Mais à cette construction fondée en quelque sorte sur la peur qu'elle prétend conjurer, ceinture vers laquelle on n'aura de cesse, tout au long du siècle, de reléguer les « classes laborieuses, classes dangereuses », et même au-delà d'elle, se substituera, vers le début du 20ème, la « ceinture rouge » et la crainte qu'à son tour elle inspirera. En effet, on pourra lire le 13 mai 1924 dans l'Humanité, un article de Paul Vaillant-Couturier intitulé : « Paris encerclé par le prolétariat révolutionnaire ! », soulignant, non sans une pointe d'humour, ce surprenant retournement de l'Histoire !

Pour comprendre cette curieuse permutation topographique des parties en présence, ce « retour du refoulé », c'est à dire à la fois de la peur réactivée et de l'ouvrier qui la suscite, il faut suivre de près, étape par étape, les avatars de l'enceinte de Thiers et leurs conséquences sur la population.

Mais tout d'abord, les différents éléments constituant initialement l'enceinte, dont chacun jouera un rôle propre dans l'évolution des rapports de force.



L'ouvrage est constitué d'un mur continu d'environ 39 km, d'une hauteur de 10 m, percé de dizaines de portes et poternes et flanqué de 95 bastions ; également de 17 forts détachés (plus quelques autres qui reçoivent un début d'exécution pour pallier les manques, entre juillet et septembre 1870, comme c'est le cas à Gennevilliers). En deçà du mur se trouve un chemin de ronde, ou rue militaire, élargie dès 1861 pour en faire le boulevard des Maréchaux. Et juste au-delà, un fossé bordé d'un glacis, de 15m pour l'ensemble. Aussi et même surtout, vu son rôle majeur pour la suite, une zone « non ædificandi » qui s'étend sur 250 mètres. Ajoutons qu'à partir de 1851 une ligne de Chemin de fer de la Petite ceinture doublera la rue militaire, reliant les bastions entre eux.



Chiffonnier

DE LA CEINTURE FORTIFIÉE À LA « CEINTURE ROUGE »

Conçue pour établir un véritable cordon sanitaire autour de la capitale, cette enceinte a tout d'abord un rôle déterminant sur la frontière Paris-banlieue, interdisant aux communes de banlieue de s'intégrer dans la continuité de l'agglomération parisienne : la croissance urbaine se fait de part et d'autre des fortifications, et tout particulièrement, jusqu'en 1859, dans les faubourgs de la capitale. Car les limites de Paris intra-muros, elles, sont encore, pendant ces années-là déterminées par un autre mur, celui des fermiers généraux, construit entre 1784 et 1790, pour percevoir l'octroi. Et de ce fait très impopulaire, inspirant au peuple l'alexandrin fameux : « Le mur murant paris rend Paris murmurant ».

Et les motifs de murmurer, et même de gronder, ne manquent pas. Les grands travaux haussmanniens



« Les fortifications en 1919 » • Lucien Gilbert Darpy

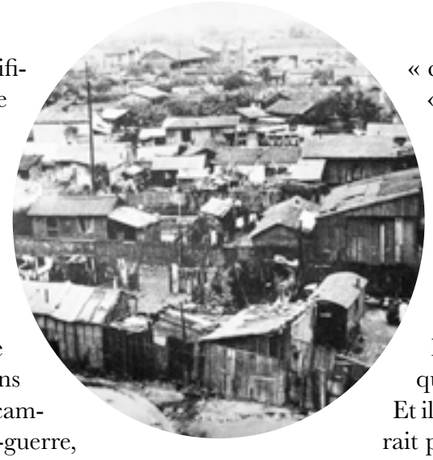
(1853 - 1870) entrepris sous couvert d'hygiénisme et surtout par souci du maintien de l'ordre, alimentent la spéculation et profitent surtout aux bourgeois. La population ouvrière se réfugie, pour trouver à se loger, dans les faubourgs surpeuplés. C'est à dire « fors le bourg », à l'extérieur de la ville, dans l'une de ces communes situées dans cet espace alors hybride, entre le mur des fermiers généraux et celui des fortifications. S'aventurer alors dans les faubourgs, pour le bourgeois parisien, c'est s'encanailler, franchir une frontière dangereuse où grouillent prostituées, fraudeurs et ouvriers tombés dans la déchéanc. Dès 1831 il est vrai, au lendemain de la révolte des canuts, le journaliste Saint-Marc Girardin constatait : « Les barbares qui menacent la société ne sont pas dans le Caucase (…) ils sont dans les faubourgs de nos villes manufacturières ».

En 1859-1860, cette zone suburbaine des faubourgs est annexée à Paris, qui passe de 12 à 20 arrondissements. Le mur des fermiers généraux est rasé, tandis que la limite fiscale et territoriale de la ville est reportée au pied du glacis des fortifications. Cette extension du régime de l'octroi aux communes rattachées va accroître le coût de la vie de leurs habitants et donc inciter les plus pauvres à chercher leur logement au-delà de l'enceinte.

Si à la veille du siège de Paris, les quelques constructions qui existent sur la zone des servitudes sont rasées, celle-ci se repeuple dès 1872, notamment de chiffonniers chassés du centre-ville. Durant la Belle Epoque, les « fortifs » ainsi que le fossé deviennent le cadre privilégié de loisirs populaires, mais aussi, selon les gazettes, de crimes crapuleux ; le néologisme « zonier » apparaît.

De plus en plus d'ouvriers s'y installent, formant des bidonvilles où l'on compte, à la veille de la guerre, 30 000 habitants

En 1912, l'État vend l'enceinte à la Ville de Paris, qui s'engage à la raser pour y construire en lieu et place des « habitations à bon marché » et se charge du contrôle de la zone non ædificandi . L'expropriation doit y être menée en vue de la création d'une « ceinture verte », destinée à assainir la capitale et apaiser les tensions sociales (mais qui ne verra jamais vraiment le jour).



Taudis de la zone

L'année 1919 marque le début de la déconstruction de l'enceinte et aussi, à l'occasion des élections législatives, l'accentuation de la campagne antibolchévique de l'après-guerre, particulièrement virulente en banlieue : l'industrie s'y développe et attire une population ouvrière. Le Bloc national diffuse l'image célèbre du bolchévik au couteau entre les dents. Les élections de 1924 créent la surprise avec une influence électorale communiste élevée en Seine-banlieue et en Seine-et-Oise. Les communistes cherchent en effet, à mobiliser cette population durement exploitée, de la banlieue mais aussi de la zone.

C'est cette rencontre du jeune parti communiste avec une fraction de la classe ouvrière banlieusarde qui donnera naissance à ces expressions « banlieue rouge », et « ceinture rouge », titre d'un livre d'Édouard Blanc paru en 1927, bien propre à susciter à nouveau la crainte des « classes laborieuses, classes dangereuses ». Crainte relayée par l'Église, qui engage une lutte sans relâche contre le communisme en faisant de la « ceinture noire », la zone et de la « ceinture rouge », la banlieue, une terre de mission.

Ces expressions désignent en effet sous la plume du Père Lhande, auteur (à partir de 1925) du « Christ dans la banlieue», de « La Croix sur les fortifs » etc, les territoires qu'il va infatigablement explorer. Et il nous dit, en des termes que n'aurait pas désavoués St-Marc Girardin, à propos de « cette immense cité circulaire du Paris suburbain où la population ouvrière, chassée du centre, se répand comme une marée, charriant ses rancœurs, traînant ses colères » : « On se prend à frémir quand on songe à ce que serait en effet, cette irruption [dans Paris] menée, sur tous les points de la périphérie, par des hommes pour qui la France n'est rien ; (...) ces gens-là feraient flamber Notre-Dame de Paris et le Louvre avec la plus parfaite et sinistre inconscience ».

Une cinquantaine d'années après, on le perçoit dans ces lignes, les « misérables » de la Commune et le rouge du sang versé hantent les mémoires. Et cent cinquante ans après, en cet anniversaire, nous ne pouvons encore l'oublier.

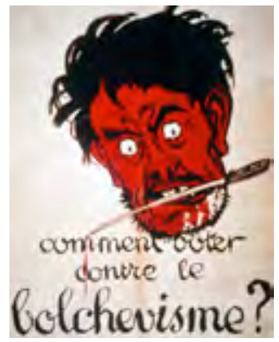
Philippe Dautricourt



- Dire que nous v'là parisiens !... Honoré Daumier



Affiche d'une pièce de théâtre



Affiche du Bloc national



Hippolyte Bellangé «Les Extrêmes se touchent»

LES QUATRE RUES QUI HONORENT LA COMMUNE À GENNEVILLIERS



Gustave Courbet
1819 - 1877

Une rue porte son nom dans le quartier des Chevrins proche de la station de métro Les Courtilles.

Un témoignage de l'histoire sociale de la France de la fin du XIXe siècle. Quand le peintre militait sous la bannière d'une Fédération des Artistes de la Commune de Paris.

Pendant le court moment de la Commune, 18 mars 1871 – 28 mai 1871, il est président de Fédération des Artistes. Un engagement révolutionnaire récent pour le peintre entré en résistance après la défaite de la France contre la Prusse en 1870. Dans cette période troublée ou G. Courbet demande à la Commune de Paris de « déboulonner la colonne Vendôme et tous les symboles Napoléoniens » le peintre s'implique corps et âme dans l'insurrection révolutionnaire. Il se présente aux élections législatives en 1871. L'objectif, pour ne pas dire le rêve utopiste de G. Courbet, c'est de bâtir une fraternité artistique et pacifique, une culture ouverte à tous. Il sera jugé pour avoir détruit la colonne Vendôme, emprisonné, condamné puis ruiné, il s'exilera en Suisse où il finira ses jours.



Louise Michel
1830 - 1905

Un boulevard porte son nom, il se situe dans le prolongement de l'avenue des Grésillons et se termine au niveau de l'avenue Louis Roche, ainsi qu'une école maternelle Louise Michèle dans le quartier des Grésillons.

Les femmes n'étaient ni électrices, ni éligibles. Elles contribuèrent cependant à mettre en place cet état ouvrier. Bien présentes dès les manifestations du 4 septembre 1870 et le 18 mars 1871 à Montmartre où elles réussirent à convaincre les soldats chargés par Thiers d'enlever les 227 canons, de mettre crosse en l'air… L. Michèle, blanquiste puis anarchiste, féministe, enseignante, prendra une place majeure dans la Commune en devenant ambulancière et en prenant comme bien d'autres les armes sur les barricades. Elle aura été présidente du Comité de vigilance républicaine des citoyennes. Elle se constituera prisonnière en échange de sa mère capturée par les Versaillais. Elle sera condamnée à la déportation en Nouvelle Calédonie et reviendra en France après l'amnistie de 1880.



Eugène Varlin
1839 - 1871

Une rue porte son nom, elle se situe dans le prolongement de la rue Jean Jaurès et débutant à la fin de l'avenue Lanternier proche de la station de Tramway T1 Le Village.

Peu de dirigeants masculins de la Commune, à l'exception d'E. Varlin, Léo Frankel et Benoît Malon se préoccupent des enjeux directement liés au sort des femmes (il est partisan de l'égalité des sexes). Ouvrier relieur, il est délégué en 1865 et 1866 aux premiers congrès de l'AIT (Association internationale des travailleurs), où il défend contre la majorité le droit au travail des femmes. Pendant l'hiver et le siège de Paris par les Prussiens, il s'occupe de l'alimentation des nécessiteux en fournissant les « marmites de Varlin » avec notamment l'aide de Nathalie Lemel. Militant socialiste et libertaire, élu au comité central de la garde nationale pendant l'épopée communarde. Le18 mars, il participe à la prise de la place Vendôme et aux combats à Belleville pendant la semaine sanglante. Le 28 mai, il est capturé pendant une opposition d'exécution d'otages avec l'armée Versaillaise, lynché et fusillé.



Zéphyrin Camélinat
1840 - 1932

Un boulevard porte son nom, il sépare les quartiers Chandon-Brenu et Le Village.

Ouvrier bronzier, membre fondateur de l'AIT, il signa le manifeste contre la guerre, en juillet 1870, mais servit dans la Garde nationale durant le Siège. La Commune le chargea de remplacer le directeur de la Monnaie de Paris le 04 avril 1871, où il améliora aussi bien les conditions de travail que les procédés techniques (la Banque de France, alors privée, avait le monopole de la création de la monnaie). Quand les Versaillais entrèrent dans Paris, il les combattit pendant toute la Semaine sanglante sans utiliser l'argent des caisses (les Communards ne l'utilisèrent pas non plus pour s'approvisionner en armes, nourritures, etc.) et tint jusqu'au dernier moment la barricade de la rue des Trois-Bornes.

Il réussit à échapper au massacre et à gagner l'Angleterre, où il continua de servir l'Internationale.

Il deviendra une mémoire vivante jusqu'en mars 1932 !

Gérard Octrovée



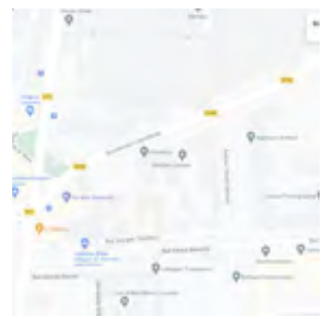
Rue Gustave Courbet



Boulevard Louise Michel



Rue Eugène Varlin

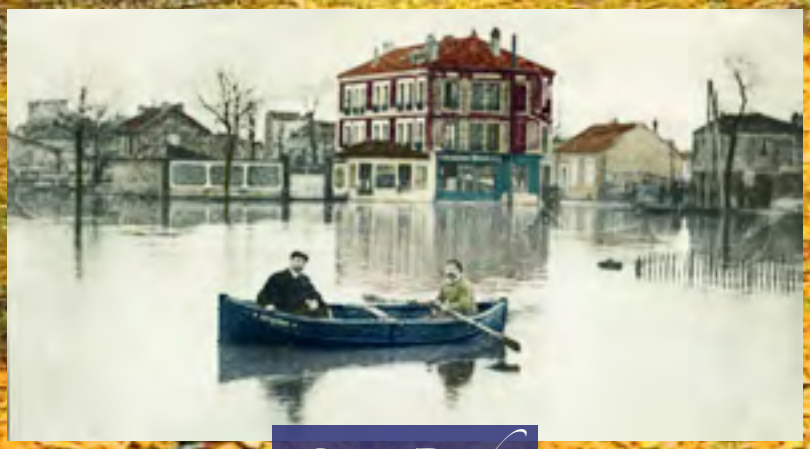


Boulevard Camélinat

Gennevilliers d'antan



Les inondations janvier 1910



Canot Berthon 1910

Pour information :

Si vous souhaitez en savoir plus sur La Commune à Gennevilliers, consultez l'ouvrage d'Henri Lecourtois « La guerre de 1870 et la Commune dans la banlieue ouest », **disponible en téléchargement sur le site du Centre Culture et Patrimoine Gennevillois, https://www.ccpg.eu**

Bonne lecture !

CCPG
3, Victor Hugo • 92230 Gennevilliers

Contact
Patrick Théret : 06 03 25 16 28
contact@ccpg.eu
www.ccpg.eu

Ce numéro a été réalisé par Cani Paramo